Nos Sportswomen

LENTHÉRIC

Blanches, mauves, vert d'eau, roses et bleu de roi, fleuries de dentelles, incrustées de ramages semblables à des branches de corail rouge et noir, glacées de dessins pareils à des laques de Chine, étincelantes d'orfroi ou givrées de grains d'argent, les mousselines et les soies luisent sur la pelouse. L'écharpe nuagère d'Iris semble s'être allongée à l'infini pour habiller de vapeur colorée la grâce des Parisiennes.

La coquetterie féminine semble attendre, pour mieux triompher, ces fêtes du cheval. C'est sur le turf que s'épanouit le génie des grandes couturières. Est-ce parce que rien ne ressemble mieux qu'un cheval de sang à une jolie femme? C'est la même grâce nerveuse du col, les mêmes piaffements de fougue impatiente, et aussi la même susceptibilité à l'égard de la bride. Avis aux jockeys et aux amants.

En tout cas rien n'encadre mieux les péripéties de la grande lutte équestre que cette guirlande de roses parisiennes. Que serait le Grand-Prix sans la femme, même avec un Président majestueux comme ce pauvre Carnot, ou populaire comme Félix Faure? Mais aussi ne nous manquerait-il pas quelque chose si le Grand-Prix ne venait, avant la dispersion estivale, battre le rappel de toutes les élégances? N'est-elle pas entre toutes artistique cette mode du Grand-Prix, alliant les hardiesses de couleur que le plein air autorise au raffinement et à la somptuosité que le renom mondain de cette réunion commande?

Mais ce ne sont pas encore les plus savants des corsages, les cassures miroitantes de la jupe, les agréments de toutes sortes, rubans, dentelles, « frivolités » exquises ajoutées aux étoffes légères et floues; ce n'est pas en un mot, le poème du frou-frou qui m'intéresse le plus dans ce délicieux épanouissement de la grande coquetterie parisienne. L'élégance de la femme moderne est, à mon avis, bien mieux et bien plus exactement représentée par le *chapeau*; on peut dire, sans crainte de paradoxe, que c'est le chapeau qui fait la femme; c'est lui qui nous renseigne sur son état d'âme. — Oui, mesdames, je le dis sans peur de vous scandaliser, votre petite âme menue, frivole et charmante est tout entière dans votre chapeau aussi frêle, aussi artificiel, aussi joli qu'elle-même. Tâchez donc de le bien choisir, puisqu'on vous jugera d'après lui.

Mais la recommandation est superflue, quand on parle aux lectrices du plus mondain de tous les journaux, aux amies du *Gil Blas*; il n'est pas besoin de guider leur goût. Et d'ailleurs, quand bien même ce goût ne serait pas naturellement infaillible, cela n'importerait guère, en somme, puisque toutes connaissent le merveilleux artiste, maître en élégances, qui a nom *Lenthéric* et sont déjà ses clientes.

Avec *Lenthéric*, il n'y a pas de méprise possible, et elles le savent bien, nos Parisiennes. Du jour où elles lui ont confié leur tête charmante — et elles y regardent bien plus que s'il s'agissait tout bonnement de leur cœur — elles sont parfaitement tranquilles, étant sûres de vaincre. *Lenthéric* — par une sorte de divination — fréquente chez les artistes comme lui, ou par une observation patiente et subtile, — il ne m'appartient pas de le préciser —, est arrivé à pénétrer le secret de la grâce parisienne : il la connaît comme s'il l'avait lui-même inventée, et il y est aussi expert que le sont, avec les procédés d'un art différent, les dessinateurs comme Gerbault et Guillaume. Une femme chapeautée par ses soins devient instantanément une Parisienne, et si elle l'était déjà, elle acquiert cette élégance supérieure et indéfinissable qui fait les reines de la mode. *Lenthéric* sait cependant varier ses créations selon les changeantes exigences de la grâce particulière, brune ou blonde, mutine ou langoureuse qu'il s'agit de faire valoir et de servir dans son triomphe : n'ai-je pas dit que c'était un grand artiste, un sertisseur incomparable de la beauté féminine, qui toujours adorable n'est pourtant jamais la même?

Bien plus, si par extraordinaire sa cliente était laide (ce qui n'est jamais arrivé à ma connaissance, car toutes les Parisiennes sont jolies par définition) *Lenthéric* saurait encore la rendre exquise, de cet attrait immatériel, si délicat et si subtil, qui est fait uniquement de finesse, de charme et de séduction avenante.

C'est pourquoi je vous le dis, en vérité, le véritable triomphateur du Grand Prix, que la victoire reste aux couleurs de la France ou à celles de l'Angleterre, sera toujours *Lenthéric*, dans la personne de ses délicieuses clientes. Voilà qui rassurera notre amour-propre national.

Les clientes de *Lenthéric*! Ouvrez le Gotha de la noblesse, celui de la finance, celui du théâtre et celui du demi-monde; prenez les noms les plus célèbres et les plus retentissants, ceux qu'environne le prestige le plus glorieux de beauté, d'aristocratie et de talent. Vous êtes sûr de ne pas vous y tromper : ces noms sont ceux qui figurent aussi sur le grand-livre de *Lenthéric*. Je ne veux pas faire défiler devant vous le Tout-Paris mondain et demi-mondain qui constitue cette clientèle merveilleuse, car je ne dispose que de six colonnes, ne l'oublions pas! Mais je vais choisir quelque fleurs dans cet incomparable parterre d'élégance, quelques reines de la beauté, de l'art ou de l'amour, qui sont les fidèles du grand artiste parisien. Ce sont aussi, parmi nos sportswomen, celles que l'on a le plus souvent admirées aux rendez-vous de toutes les élégances, dans l'enceinte de Longchamp ou d'Auteuil, et voici leurs noms : Léonie Bendler, Wanda de Boncza, Cécile Sorel, Béatrix de Castillon, Suzanne Avril, Jane Margyl, Rosario Guerrero, Marcelle Lender, Lina Cavalieri, Umberta Capabianca, une constellation, une voie lactée de sidérales splendeurs.

Léonie Bendler, la jolie fille d'Alsace, au visage idéalisé de mélancolie, au corps superbe, digne d'inspirer à Falguière un de ces chefs-d'œuvres où s'affirme la maîtrise de son ciseau, nous est venue de ces vertes contrées sur lesquelles pèse encore le souvenir de l'année terrible. Elle en incarne à merveille la nostalgique poésie et dans ses grands yeux que voile à demi, parfois, on ne sait quel rêve intérieur, se reflète le calme idyllique des collines alsaciennes, sur lesquelles les filles des villages vont, en chantant, cueillir les myrtilles. Elle naquit vers l'époque de nos désastres, et sous le toit enguirlandé de houblons qui abrita ses jeux, plus d'un petit soldat de France, après la défaite, a reçu des soins fraternels. Il semble qu'elle ait gardé de ce temps-là une sorte de gravité douce et triste, qui attendrit et affine sa physionomie idéalement régulière, comme celle des belles Alsaciennes, ces Arlésiennes du Nord.

La coiffe nationale ne fait plus palpiter, sur ses cheveux si souples, ses ailes pareilles à celles d'un grand papillon noir, mais pour la remplacer, *Lenthéric* a créé une adorable merveille qui s'harmonise délicieusement avec le charme de ce doux visage; on ne regrette plus les larges rubans de velours sombre qui frémissent sur la tête des paysannes quand on voit *Léonie Bendler* coiffée du frêle chef-d'œuvre inventé par le génie de *Lenthéric*. Ce que la couleur locale a perdu est racheté par une souveraine élégance, grâce au savoir-faire de ce miraculeux artiste,

Léonie Bendler

la beauté de *Léonie Bendler*, tout en gardant la saveur et le parfum de la contrée natale, s'affirme triomphalement parisienne. Telle elle apparaît aux promeneurs du Bois, émerveillés, quand la charmante Alsacienne passe, rapide, au trot allongé de son cob, sous les feuillages des acacias.

C'est également *Lenthéric* qui a le privilège de combiner, pour la belle *Wanda de Boncza* les harmonieuses coiffures qui font si admirablement ressortir la splendeur orientale de sa *grâce*. *Wanda de Boncza* a toujours excellé dans l'art de s'habiller à la ville, parmi toutes les actrices de Paris : sans doute, c'est l'effet d'un goût personnel infaillible et parfait, mais le concours de l'incomparable artiste qui a nom *Lenthéric* n'y est pas étranger.

Il a eu d'ailleurs la tache facile. Le visage de cette magnifique actrice, en son charme étrange et impressionnant, pareil à celui qu'on rêve aux mystérieuses héroïnes de la Bible, est d'une exquise pureté de lignes, et les délicates créations de *Lenthéric* s'harmonisent naturellement avec le dessin correct et fier de ces traits si souvent célébrés par l'enthousiasme des amoureux et des poètes. Sous l'ombre jalouse de la coiffure, on voit étinceler la flamme noire des immenses prunelles d'Orient, où scintille la poésie lumineuse du Cantique des Cantiques, et l'Amour plus fort que la mort, selon la parole des sages.

Wanda de Boncza est une fervente du pesage; son nom revient dans tous les comptes rendus mondains de ces réunions sportives où elle est une apparition radieuse, toujours attendue et toujours fêtée. Elle se partage entre son art et sa passion pour le turf. L'un

Wanda de Boncza

ne fait pas de tort à l'autre, et d'ailleurs si M. Claretie venait un jour à lui reprocher son assiduité aux courses, elle répondrait au directeur de la « Maison de Molière » que Molière lui-même avait sa résidence favorite à Auteuil. Aussi bien, tout Paris se rappelle avec quel éclat elle sut être successivement la Clorinde d'Emile Augier et la Dona Sol de Victor Hugo, avec Mounet, pour Hernani.

Cécile Sorel possède une beauté héroïque et guerrière comme celle des amazones de la Fronde. On rêve pour elle la lourde robe à traîne, le feutre empanaché, tel que le portaient Mmes de Longueville et de Chevreuse quand elles guerroyaient contre le Roi. Dans la courbe de son col, dans la souplesse harmonieuse de sa taille, dans la richesse de son buste, il y a une évidente aristocratie, l'aristocratie de la grâce. Ce fut d'abord seulement une admirable créature de luxe et de beauté, lorsqu'elle paraissait au hasard des revues, où elle figurait quelque *actualité*; le Vaudeville et le Gymnase développèrent ses aptitudes scéniques; l'*Idylle* de Bourget la révéla comédienne adroite, pourvue de tact autant que d'élégance; elle a prouvé dans les *Antibel* qu'elle était tout à fait une artiste, et la gloire du théâtre s'unira promptement à celle de la grâce sur le front de cette

Cécile Sorel

reine de Paris. *Cécile Sorel* est faite pour porter cette double auréole comme autrefois Léonide Leblanc. Comme elle aussi, par la souple et sinueuse beauté de sa forme, elle fait songer aux bergères de Coysevox, aux nymphes de Jean Goujon.

Je regrettais tout à l'heure que Mlle *Sorel* ne portât pas le feutre mousquetaire, à la façon des Frondeuses : j'avais tort. Pour n'être point archaïque, le chapeau créé par *Lenthéric* lui sied mieux encore, et tout naturellement, à la contempler si coquettement parisienne, grâce à la complicité du grand artiste qui sert si bien son charme incomparable, le galant madrigal de La Rochefoucauld nous vient aux lèvres :

..... Pour plaire à ces beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurais faite aux dieux.

D'ailleurs, nous savons que les rois, les princes et autres seigneurs d'importance se défendent mal contre Mlle *Sorel*.

Béatrix de Castillon, c'est la marquise. Elle évoque toute l'idylle rose du dix-huitième siècle, le temps où les belles libertines de Crébillon fils et de Pigault-Lebrun se pâment

Béatrix de Castillon

sur un sopha de Perse, où Mme de Pompadour fait descendre à Versailles l'Olympe de Boucher, où Marie-Antoinette ressuscite l'Astrée à Trianon. Elle est exquise et menue, elle est en porcelaine de Saxe ou en biscuit de Sèvres, comme vous voudrez. Fine, avec cela, comme un grain d'ambre! Avec quel entrain et quelle malicieuse grâce elle mena la revue de la Roulotte il y a deux ans, et comme elle est charmante maintenant dans celle de Parisiana! C'est une artiste et c'est une patricienne authentique : elle n'a pas pris ses lettres de noblesse à Cythère; car elle est de noble origine, de la famille des Baux. Saluez, manants! Inclinez-vous devant cette grâce qui pourrait être hautaine et qui préfère être délicieusement souriante.

Il faut bien s'habiller à la mode de son temps et se coiffer de même. Mais la marquise n'a nul besoin de fanfreluches et de pretintailles, puisque l'incomparable *Lenthéric* se charge d'auréoler sa tête mignonne d'une de ces merveilles aériennes qui semblent ouvrages de fée, bien faits pour cette fée de l'esprit et du sourire qui s'appelle Béatrix de Castillon.

C'est tout à fait une intellectuelle et une artiste que l'exquise marquisette: son boudoir est paré de mille riens coquets qui semblent dérobés à l'étagère de Mme du Barry; elle lit, elle chante, elle cause avec un agrément dont la tradition s'est perdue. Et cette demi-mondaine est demeurée une femme du monde.

Suzanne Avril. Le joli nom, clair et chantant comme un gazouillis de source! Il est divinement printanier comme celle qui le porte et fait songer à quelque apparition de nymphe couronnée de troènes et chantant sous les saules. Grande, blonde, souple et blanche, la belle comédienne fut, parmi les duchesses et les altesses de *Madame Sans-Gêne*, une de celles qui eurent le plus triomphant succès, grâce aux magnificences néo-romaines des toilettes de cour de l'époque impériale, et nulle n'avait plus fière mine sous l'aigrette de plumes blanches cerclée de diamants, dans la robe carrément décolletée sur les neigeux trésors de la poitrine. Mais depuis, l'imagination merveilleuse de *Lenthéric* lui a valu d'autres victoires, tout aussi flatteuses: ses adorables créations ont fait valoir admirablement la grâce élégante de *Suzanne Avril* dans les rôles modernes si nombreux où elle eut l'occasion d'affirmer devant les spectateurs du Vaudeville le talent de l'actrice et le charme radieux de la femme. Charme ondoyant et divers, selon l'expression de Montaigne et qui se transfigure comme un suave rayon en

Suzanne Avril

passant à travers le prisme changeant du théâtre. C'est ainsi que cette exquise Parisienne nous est apparue dans le *Lys rouge* d'Anatole France une anglaise si amusante en sa joliesse d'Outre-Manche, sous ses bandeaux préraphaélites qui éclairaient d'une lumière blonde son visage ingénu.

Jane Margyl. En un rêve de Jean Lorrain où la terreur et la volupté s'allient pour mieux ébranler les frissonnantes âmes de la foule, la princesse au sabbat, la blonde *Jane Margyl* apparaît et rayonne, couronnée d'un or frémissant. Une atmosphère lourde d'effroi, imprégnée de luxure, l'environne, car les noires sorcelleries de l'enfer, les diableries lugubres des filles d'Egypte, des zingaresses et des *sorcières* font un lugubre décor à sa claire beauté. Comme elle est belle et radieuse cette princesse, qui fut aussi, naguère une Phryné si triomphante, apparue sur la scène des Folies-Bergère aussi splendide que celle qui écarta ses voiles devant l'Aréopage ébloui! La Grèce eût adoré cette chair aux contours divins, ce visage d'une blancheur si pure, elle aurait mis des *carreaux* de pourpre sous ces pieds nus, tressé des couronnes mystiques d'ache et de violette, pour ces cheveux épandus sur des épaules royales. Hélas, nous sommes loin de ces époques héroïques, bien que le pouvoir auguste de la beauté, telle qu'elle apparaît en *Jane Margyl* nous en donne parfois l'illusion. Nul Phidias, nul Scopas, nul Praxitèle, n'est plus là pour copier en d'impérissables figures de marbre polychrome les secrets d'harmonie et de charme manifestés par ces créatures d'exception qui passent au milieu de l'universelle laideur en laissant derrière elles un sillage d'admiration et de regrets. On ne compose plus à leur gloire des odes pindariques chantées par des chœurs de jeunes filles vêtues de blanc, accompagnées par les flûtes doubles.

Jane Margyl

Bah! ne nous plaignons pas trop. Après les maîtres du ciseau et de la lyre, la Providence a suscité d'autres artistes qui savent prêter à la beauté moderne le concours de leur prestigieux talent, et *Lenthéric* est de ceux-là. *Jane Margyl*, grâce aux délicieuses coiffures imaginées par de ce maître est aussi victorieusement belle que si elle nous apparaissait avec les bandelettes de pourpre et d'or des grandes courtisanes siciliennes.

Rosario Guerrero, la « marchesa d'Amaegui », la « lionne » que chantait Alfred de Musset dans ses premiers vers, l'Andalouse dont le sein se rosait du feu d'amour sous la bouche des cavaliers; la manola dont les hanches se tordent, dans le *meneo* traditionnel, et dont la taille ondule, fringue et se redresse comme un reptile irrité, en une brusquerie lascive bien plus affolante que la lourde volupté des danses orientales; la cigarière de Mérimée et de Bizet, avec son chapeau d'homme, la rose saignante et brûlante épanouie dans ses cheveux, sa marche nonchalante, les mains aux côtés, le papelito au coin des lèvres cruelles; toute cette galante Espagne de romance et de paravent ressuscite pour nous en voyant danser la belle *Guerrero*, fraîche et purpurine comme un

Rosario Guerrero

œillet de chair vive, ainsi que la définissait admirablement le chroniqueur des *Pall Mall Semaine*. Telle l'applaudirent les grandes scènes de l'étranger qui, avant et après les Folies-Bergères, virent ses triomphes.

Elle fait impérieusement songer à ces belles amours d'Espagne qu'on a tant décrites et célébrées et sur lesquelles il semble que tout soit dit, s'il était possible que tout fût jamais dit sur un sentiment du cœur, sur un frisson des sens, — choses infinies et partant inexprimables.

Rosario Guerrero n'est pas moins belle quand elle passe sous les ombrages du Bois, dans ces toilettes à la fois somptueuses et délicates dont elle a le secret, sa tête ravissante ornée d'une coiffure que *Lenthéric* imagina pour encadrer cet ovale adorable de fraîcheur et de suavité, ces joues aux plans délicieux où semble revivre le coloris des roses de Grenade, et ces cheveux noirs comme deux souples ailes qui enclosent le front d'ivoire. Et le nom du grand artiste, du maître des élégances féminines demeure inséparable du nom de celle qui en porte les délicats chefs-d'œuvre avec autant de grâce fière qu'une couronne impériale.

Marcelle Lender, l'admirable, farouche et câline dompteuse de *Papa la Vertu*, qui faisait ramper sous sa cravache l'adjudant Cantabelle aussi bien que ses lions. Elle fut d'abord la belle commère qui menait avec

Marcelle Lender

autorité le bataillon des *actualités* défilant sur les planches boulevardières, et sa haute canne agrémentée de rubans avait déjà des airs de sceptre : les Nouveautés, les Variétés, virent ses premiers triomphes. Elle accompagna Baron dans ses tournées à travers l'Europe, et moissonna les bravos avec lui sur toutes les scènes des grandes capitales. On cessa de l'appeler uniquement la belle Lender, on s'aperçut qu'elle était une vraie comédienne, au talent souple et sûr, avec de troublantes alternatives de nonchalance féline, et de brusques énergies, une *nature* enfin. Dans sa dernière création à l'Ambigu, elle sut mettre tant de magie sensuelle, de rouerie aguichante, de cynisme gouailleur et veule, elle fut si admirablement *fille*, elle que sa majestueuse beauté désigne pour représenter les grandes courtisanes, qu'il ne fut plus possible d'hésiter sur le rang qu'il convient de lui attribuer parmi les artistes de race, tout près de Jane Hading, cette « plus que reine ».

Cependant, combien de Parisiens la connaissent, surtout par sa légende d'élégance, justifiée d'ailleurs! *Marcelle Lender* est en effet une des reines de l'élégance parisienne; elle doit cette gloire aux merveilleuses toilettes que nous lui avons vu porter avec ce charme qui lui est personnel, robes de ville, si ingénieusement adaptées aux grâces opulentes de son corps, *tea-gowns*, à la fois plus négligés et plus somptueux qui semblaient en noyer les contours dans un flot mauve ou lilas de ruches et de bouillonnements. Mais elle la doit surtout aux chapeaux qu'inventa pour elle le génie parisien de *Lenthéric*, l'admirable sertisseur de la grâce féminine, le seul qui sache couronner le front de nos déesses mondaines de chefs-d'œuvres dignes d'elles.

Lina Cavalieri fait songer aux héroïnes du Décaméron, aux figures de Donatello, aux apparitions merveilleuses que Gabriel d'Annunzio contemple surgissant d'entre les rochers à toute la grâce florentine ou romaine manifestée dans les œuvres radieuses du génie de la Renaissance. Elle est belle et cependant elle est jolie, c'est-à-dire que la superbe régularité de ses traits, fouillés par le ciseau d'un artiste du *quattrocento*, est adoucie et comme spiritualisée par je ne sais quelle grâce juvénile et tendre; une enfance céleste sourit dans les fleurs limpides de son regard et détend l'arc vermeil de sa bouche. On aime à voir autour de ce col si pur les colliers de filigrane ou le carcan de perles dont la blancheur laiteuse se confond avec la nacre frémissante de la peau, car cette beauté délicate, cette chair précieuse, doivent être ornées de bijoux et d'orfèvrerie comme les bras et le sein des madones d'Italie. La belle chanteuse napolitaine devrait porter ces couronnes de diamants et de fleurs qui brillent dans la *Fête du Printemps*, sur la tête des *Floramies*; hélas, au pesage de Longchamp ou d'Auteuil, cette coiffure mythologique, seyante à sa beauté miraculeuse, ne serait sans doute point admise par la déplorable timidité du goût moderne. La Cavalieri est bien forcée de cacher sa divinité sous les ravissants chapeaux imaginés tout exprès par *Lenthéric*, et dont

Lina Cavalieri

l'orbe empanaché de plumes *légères* voile à demi, aux regards des admirateurs énamourés de sa grâce, le profil céleste de la triomphante Lina, qui, même dans les modes de notre fin de siècle, ressemble encore à la *Madonna incoronata*. Bénissons la clémente providence qui a soin de placer à côté des jolies femmes des artistes capables de comprendre et de mettre en valeur le chef-d'œuvre réalisé par elle en ces radieuses créatures.

Umberta Capabianca! Après la Napolitaine, la Romaine, après le charme alangui des corailleuses de Procida, la grâce plus fière et plus grave des Transtévérines. Quand la magnifique Capabianca chanta pour la première fois sur la scène de l'Olympia ses chansons naïves, accompagnées par l'orchestre de violons et de guitares avec chemises rouges, ce fut un cri d'admiration dans Paris, devant cette beauté pure, hautaine et cependant souriante, ce profil aquilin, cette bouche fine, ce front étroit de jeune déesse, ces courts cheveux bouclés qui font songer aux grappes d'Engaddi et ces yeux au regard clair que les rimeurs toscans eussent comparés dans leurs sonnets et leurs *sirventes* aux yeux du faucon. Et ce corps, ce corps superbe, d'une plastique harmonieuse et puissante! Miracle

Umberta Capabianca

de la beauté! La robe transparente en révélait toutes les splendeurs, et cependant on n'éprouvait devant cette sublime statue de chair que la chaste admiration dont tressaille au Louvre le visiteur arrêté devant la Victoire de Samothrace.

Un seul artiste parisien eut l'audace d'inventer pour ce front olympien une coiffure qui lui fût seyante et ce fut encore *Lenthéric*.

Du reste ce modiste de goût est appelé à prendre une place des plus importantes tant auprès de la clientèle mondaine que demi-mondaine, et si j'en juge par l'affluence de jolies femmes qui se donnent journellement rendez-vous en sa magnifique installation *245, rue Saint-Honoré*, les modistes de la rue de la Paix auront fort à faire pour lutter contre un engouement qui va croissant de jour en jour. Non content de posséder ces salons grandioses en la capitale, *Lenthéric* vient d'installer de luxueuses succursales à *Ostende* ainsi qu'à *Aix-les-Bains*, où sa riche clientèle se fera certainement un devoir de suivre cet arbitre en l'art du couvre-chef féminin.

R. D.

L'Imprimeur-Gérant : G. CLÉMENT.

Paris. — Imp. du *Gil Blas*, 33, rue de Provence